

LE CROCODILE.

Nous donnons plus loin une gravure du vaisseau de guerre qui est venu chercher le Prince Arthur. Son Altesse Royale s'est embarquée à son bord le 7 Juillet, après un séjour de 10 mois en Canada, où il laisse d'excellents souvenirs. Jamais prince ne fut plus populaire.

LÉTTRES CACOUNAISES.

Cacouna, 22 Juillet 1870.

MM. les Rédacteurs.

En sortant du port de Montréal, la première chose qui attire nos regards c'est l'Isle Ste. Hélène qui appartenait anciennement à l'illustre famille Lemoine de Longueil : elle est actuellement la propriété de l'Angleterre et n'est occupée que par quelques soldats que le gouvernement Impérial va probablement nous retirer. Pourquoi en effet nous laisser ses troupes ? Qui songe à nous attaquer ? Nos amis les Indépendants et les annexionnistes ne jurent-ils pas que les Etats-Unis n'ont aucune intention de faire la guerre aux Canadiens ? Et un de nos plus éloquents ex-ministres n'a-t-il pas, il y a quelques années, déclaré solennellement devant le Corps Législatif que la meilleure armée pour nous, c'est de n'en avoir pas du tout ? On parle beaucoup à Montréal d'acheter cette Isle pour en faire un parc : celui de la montagne que nous n'avons pas encore ne nous suffit plus. Les rives du St. Laurent font l'admiration de tous les étrangers : Hochelaga, avec son magnifique couvent, ses charmants villas, entr'autres celui de M. l'abbé Valois qui fait un si bon usage de sa fortune princière : plus bas le château de Mlle. Symes qui a laissé à Rome des témoignages éclatants de sa générosité et de son dévouement envers le souverain Pontife : elle aurait pu aussi y laisser son cœur, puisque des correspondances romaines, M. de Charette, le colonel même des zouaves Pontificaux aurait demandé sa main. De l'autre côté du fleuve, vous avez Longueil, retraite d'un grand nombre de nos bourgeois de Montréal durant la saison des chaleurs ; Boucherville, village coquet qui a été témoin en 1837, je crois, des exploits chevaleresques de Bonaventure Viger que j'ai le plaisir de connaître ; Varennes, qui se glorifie de ses sources d'eau minérale qui n'ont qu'un défaut : celui d'être au Canada et dans une paroisse canadienne-française. Varennes a été dernièrement le théâtre d'un tournoi oratoire entre M. Joseph Ferrault, agriculteur professionnel, et M. Bernard, agronome distingué. Il s'agissait du mérite relatif des étalons canadiens et des étalons perchons, question importante, s'il en fut : la discussion a été ardente : M. Perrault, quand il était en office, tenait pour les perchons : il n'a point changé d'opinion : son successeur, M. Bernard, soutient que les chevaux canadiens ne sont pas à mépriser ; qu'on peut améliorer cette race chevalière et la rendre égale, sinon supérieure, à celle de la Perche ou de la Normandie. Les habitants étaient bien embarrassés : entre deux hommes de tant de science et d'expérience, lequel croire ? Les sentiments étaient bien partagés. Enfin un ancien cultivateur prend la parole et fait un long discours, à ce qu'on rapporte : jusqu'à présent, dit-il, aucun habitant ne s'est plaint des chevaux canadiens : ce sont ceux qui ne cultivent pas et qui ne s'en servent pas qui les calomnient ; pour moi, j'en garderai tant que je pourrai. Cependant je n'ai pas d'objection à ce que le gouvernement nous fournisse des perchons : même je proposerais que notre membre nous en fasse venir un à ses frais et qu'il le nourrisse à ses frais, à condition toutefois qu'il aura la permission de s'en servir pour faire la visite de ses électeurs, chaque fois qu'il le voudra : si ce cheval venait à mourir par accident ou autrement, que notre membre soit tenu de le remplacer par un autre du même prix et du même poids.

Je crois que ce sera un bon moyen d'avoir des élections tranquilles dans nos campagnes.

Je suis en faveur de l'enseignement agricole, quoique je n'aie pas encore beaucoup profité de ses avantages : je me rappelle bien le temps où il n'y avait pas de chambre d'agriculture, ni de journaux agricoles, ni de professeurs d'agriculture : nos récoltes étaient souvent beaucoup meilleures qu'elles ne sont aujourd'hui : nos terres nous donnaient du blé en abondance et la mouche ne le mangeait pas. Aujourd'hui c'est différent : on a changé tout cela, et qui l'a changé ? Ce que j'avance là est la pure vérité. Je ne suis pas le seul de cet avis. L'honorable M. Cartier n'a-t-il pas déclaré l'année dernière, dans une assemblée à Québec, que son père ou son grand père, (je ne me souviens pas lequel) expédiait de sa paroisse à Québec un demi million de minots de blé et cela tous les ans ?... Quel est l'habitant qui pourrait en faire autant aujourd'hui, quand même il serait aussi savant que ces deux messieurs qui se dévouent avec tant de générosité aux intérêts des cultivateurs ?

Je ne garantis pas l'authenticité de tout ce discours, mais mon rapporteur m'assure que tous les habitants présents l'ont chaudement approuvé surtout en ce qui regarde le Percheron.

J'espère que vous me pardonneriez de m'arrêter si souvent en route : il y a tant de choses à dire sur chaque paroisse : par exemple, Trois-Rivières, ville d'un dévouement vraiment maternel pour ses députés : en déléguant un de ses citoyens à la chambre législative, la seule condition qu'elle lui pose, c'est qu'il ait soin de se caser le plus tôt possible, surtout si la place de Sheriff des Trois-Rivières devenait vacante, qu'il n'oublie pas que ce poste lui appartient de droit. Ah ! quelle bonne ville ! Quel heureux député !

Arrivé à Québec, ma seule préoccupation était d'aller faire visite à Fabre de l'Événement, mais il m'a fallu de suite m'embarquer dans le steamer qui partait pour Cacouna ; ce contre-temps m'a chagriné.

Fabre reçoit si cordialement ! il n'est jamais occupé, ni pensif, ni affairé quand un ami se présente. Il est toujours gai, malgré la guerre constante et sonnoise que lui font les journaux et les vétérans de la presse française de Québec. Pour lui la polémique n'a rien de désagréable, les questions politiques rien d'ardu, les discussions, rien d'irritant. Je n'aimerais pas l'avoir pour adversaire, car il est impossible de le mettre en colère, même pour un instant. Un adversaire qui se fâche est déjà vaincu. Fabre est né journaliste. S'il devient premier ministre, il conservera son journal et le rédigera. Si le général Prim venait lui offrir la couronne d'Espagne, il ne l'accepterait qu'à condition d'avoir un journal à lui et le droit de le rédiger lui-même.

Cette lettre écrite à la hâte et sans suite, est déjà trop longue. Dans ma prochaine, je vous parlerai de Cacouna, de ce que nous y faisons, ou plutôt de ce que nous n'y faisons pas : tout y est monotone et d'une uniformité à donner le spleen : un ami me propose d'aller avec lui à Kamouraska dimanche prochain pour entendre le sermon de M. Routhier. Depuis

quelque temps ce Monsieur donne des conférences très-intéressantes et surtout très-instructives et qui paraissent régulièrement dans le *Courrier du Canada* sous le modeste titre de causeries du Dimanche.

Veuillez agréer,
SIMÉON SÉRIEUX,

P. S. Un autre ami a eu la bonté de nous communiquer le dernier numéro de *L'Opinion Publique*. Je remarque dans ma petite correspondance quelques fautes d'impression, entr'autres *Cacounaise* pour *Cacounaises* ; *Salomon* pour *Talma*.

S. S.

FAITS DIVERS.

MEURTRE.—On nous apprend qu'un crime horrible a été commis dimanche soir, dans la paroisse de St. Patrice de Sherbrooke, dans les circonstances suivantes :

Deux jeunes gens de la place, nommés Arpin et Tremblay, courtoisèrent une jeune fille depuis quelque temps, lorsque cette dernière fit son choix : il fut décidé qu'elle se marierait avec Tremblay. Les bans avaient été publiés et les jeunes futurs s'étaient préparés par la communion à recevoir dignement le sacrement du mariage dimanche au matin, lorsque le soir en s'en retournant chez lui, Tremblay fut jeté à bas de son cheval par un coup de feu tiré par une main inconnue. Il fut trouvé sanglant et inanimé par des gens qu'avait attirés la détonation de l'arme. Les soupçons se portèrent de suite sur son rival jaloux, on alla aux informations et on découvrit bientôt que le nommé Arpin avait, le jour même, emprunté un fusil sous prétexte d'aller à la chasse, et qu'en présence d'une petite fille il en avait examiné la charge et qu'il l'avait trouvée "insuffisante pour tuer un homme." En présence de ce témoignage et d'autres aussi concluants, on arrêta le jeune meurtrier qui est maintenant dans la prison de Napierville en attendant le dénouement de ce drame sanglant aux prochaines assises criminelles de ce district.

DOUBLE ASSASSINAT A DETROIT.—Dimanche, à 2 heures du matin, on s'aperçut que la maison d'une dame, Sarah Philips, dans Wight st. à Détroit, était en feu. Les voisins pénétrèrent en dedans et après avoir éteint l'incendie, découvrirent Mme Philips et sa fille, Letitia Clear, étendues, mortes, sur un lit auquel on avait mis le feu. Elles avaient toutes les deux la tête et les épaules horriblement coupées et hachées. Un nommé Edward Hoar, l'amant supposé de Mme Clear, soupçonné d'être l'auteur de ce crime atroce, a été arrêté. Il nie l'accusation et la reporte sur un individu dont il ne connaît pas le nom.

AU CAMP.—Il y a quelques jours, un mandat d'arrestation a été lancé contre un employé de chez M. Drum, qui s'est enrôlé sans la permission de son patron. Un officier de justice, ne connaissant que son devoir, s'est offert d'aller arrêter le coupable au camp de St. Michel jusque sous les baïonnettes. En effet, hier soir, il se présentait, armé de son seul mandat, au quartier général et faisait connaître l'objet de sa mission.

Le bruit qu'on venait arrêter un des défenseurs du pays, vint comme une étincelle et fit tressaillir les soldats comme l'approche de l'ennemi. L'officier de justice fut mis de suite en état d'arrestation ! seulement par considération pour lui personnellement, on se borna à le garder prisonnier sur parole et le colonel lui offrit l'hospitalité sous sa tente. Ce matin, il est revenu en ville, après avoir passé une bonne nuit, mais sans avoir pu remplir sa mission.

TRISTE ACCIDENT.—M. J. H. Bourbonnière, Député-Coroner de ce District, a tenu le 20 juillet courant, à St. André d'Acton, une enquête sur le corps de Israël Lapointe, âgé de 21 ans, de St. Hilaire.

Le défunt a trouvé la mort sous les circonstances suivantes : Il était occupé à abattre un arbre avec un de ses frères au chantier de M. Cyrille Monette dans la paroisse de St. André d'Acton, lorsque la hache de son frère s'échappa du manche et le frappa dans l'abdomen. Il dit seulement en tombant d'appeler un autre de ses frères, perdit de suite connaissance et mourut environ vingt minutes après avoir reçu le coup. Verdict du juré. "Mort accidentelle."

ASSASSINAT DE PIERRE CARME.—La nouvelle nous arrive, par la voie de la Nouvelle-Orléans, dit l'*Amérique*, que M. Pierre Carme, le célèbre joueur de billard, a été assassiné et dévalisé, dans un voyage qu'il faisait de San Luis de Potosi à Mexico. Pendant le trajet qu'il parcourait en diligence, il eut l'imprudence d'exhiber une bague en diamant valant \$700, une montre et une chaîne d'égale valeur, et une somme de \$500 en argent qu'il avait sur lui. La vue de ces objets excita la convoitise des voleurs de grand chemin qui infestent le Mexique. M. Carme ayant refusé de livrer ses valeurs fut tiré hors de la diligence et tué à coups de feu.

DUEL EN CHAMBRE.—Un duel vient d'avoir lieu entre un Français et un Prussien, dans la maison d'un ami commun près de Prospect Park, à Boston. L'arme choisie était l'épée. Au bout de quelques passes, les deux adversaires étaient blessés, l'un au bras l'autre à la joue. On pensait que l'affaire en resterait là quand le Prussien, tout en étanchant le sang qui coulait de sa blessure, s'est mis à accabler des invectives les plus injurieuses contre son compatriote, qui lui a proposé aussitôt de continuer le combat au pistolet, sa blessure au bras ne lui permettant plus de manier l'épée. Le prussien, dont le nom est Rothstein, a reçu la balle de son antagoniste dans l'épaule et, cette fois, s'est tenu pour satisfait.

HORRIBLE.—On vient d'arrêter en Angleterre, une femme qui faisait métier d'adopter des enfants, moyennant une récompense, et qui les assassinait aussitôt après. On a découvert, dans sa cave, les restes de quarante de ces pauvres victimes. Tropmann était un saint, comparé à cette femme.

PÉNIBLE ACCIDENT.—Nous apprenons qu'un triste accident est arrivé à bord du vapeur *Trois-Rivières*. M. Charbonneau, second ingénieur, s'est fait saisir et couper entièrement le bras par le mécanisme du vapeur.

ASSASSINAT.—Hugh O'Donohue, bien connu à Québec comme huissier de la Cour Supérieure, a été assassiné dans la paroisse de St. Sylvestre pendant qu'il revenait de distribuer des subventions pour une cause d'assaut. Le coup de feu qui l'a tué venait de derrière une clôture près d'un endroit du chemin appelé moulin de Landry. La balle lui a brisé le crâne.

On croit que le zèle qu'il déployait dans l'accomplissement de ses devoirs est la cause de cet assassinat.

De graves soupçons pèsent sur un nommé Lynch. Le député Coroner Prendergast est parti aujourd'hui avec quatre connétables pour St. Sylvestre.

UNE FEMME FORTE.—Voici ce que raconte un fermier de Léopold (Indiana) :

"L'histoire de ma femme est assez curieuse pour que je vous la raconte, et que vous en fassiez part à vos lecteurs. Catherine Rougevaux est née dans le Luxembourg en 1784. Elle a épousé, en 1835, un jeune homme de 23 ans, avec lequel elle a émigré aux Etats-Unis en 1852. Depuis cette époque, elle a beaucoup travaillé, et aujourd'hui encore à l'âge de 86 ans, elle laboure, elle bêche, elle bat à la grange, elle fait en un mot tous les travaux de la ferme, son jeune mari étant trop caduc pour l'aider. Catherine se propose de faucher ses avoines cette année. Pour me taquiner, elle me répète jour et nuit qu'elle se remariera quand je serai parti....

Vive madame Catherine !

IMPORTATIONS.—Il vient d'arriver au port de Montréal, une quantité considérable de pommes de terre et de navets de l'île du Prince Edouard. On dit merveille sur leur excellente qualité.

MORT SUBITE.—On lit dans le *Pionnier*, de Sherbrooke : Mardi soir, Madame Sarah Harrison, épouse de M. Alex. Winter, l'un des anciens et des plus respectables citoyens de cette ville, assistait à la cérémonie du mariage de l'Hon. M. Robertson, chez M. le Coroner Woodward. Entre neuf et dix heures, quelques-uns des convives remarquèrent qu'il venait de se passer en elle quelque chose d'extraordinaire. Le Dr. Gilbert, aussi présent, constata que la malade venait d'être frappée d'apoplexie, bientôt suivie de paralysie partielle. On se hâta de la transporter à sa résidence, où elle mourut le lendemain matin vers sept heures. Elle était âgée de cinquante-deux ans et fort estimée en cette ville. Sa mort a causé un vif émoi et beaucoup de chagrin à tous ceux qui la connaissaient. Nos plus sincères condoléances à son époux éploré et si subitement éprouvé.

MEURTRE.—A Woodstock, Ontario, une femme du nom de Morrison a été tuée dans son lit, et son mari, couché à côté d'elle, a reçu de graves blessures.

FRANÇAIS ET IRLANDAIS.—Une grande démonstration populaire a eu lieu à Dublin, en faveur de la France. Il y avait plus de 100,000 personnes en parade ayant 20 corps de musique. Les pavillons Irlandais et français marchaient de front. La police fit une charge contre la procession et enleva ses insignes. Mais la foule revint à la rescousse et les reprit.

ACCIDENT SÉRIEUX.—Un charmant petit garçon de cinq ans, fils d'un émigrant, est tombé accidentellement l'autre jour par une écrouille du steamer *Tweed* et s'est grièvement contusionné. Aussitôt après l'arrivée du steamer dans le port, le petit garçon a été transporté à l'Hôpital de la Marine. Les blessures sont de telles natures que l'on a aucune espoir qu'il y survive.

O'DONOHUE.—On reçoit de St. Sylvestre la nouvelle que le détachement de police sous les ordres du capt. Fitzgerald recueille des informations importantes sur le meurtre de l'huissier O'Donohue. Un homme a été arrêté sous suspicion. O'Donohue laisse une femme et deux enfants.

CHANTS GUERRIERS.

En 1840, il était fortement question d'une guerre entre la France et l'Allemagne. Comme aujourd'hui, la première de ces puissances réclamait ses frontières naturelles dont l'autre avait privée les traités de 1815. Ces prétentions n'étaient pas du goût des Allemands, et partout dans la patrie du "lager beer" et de la "chou-croute," l'on cria à la guerre sainte contre la France. Un poète, Becker, se faisant l'interprète des sentiments populaires, composa un chant guerrier, que la jeunesse allemande fit retentir partout.

Alfred de Musset répondit aussi par une chanson. La diplomatie, plus heureuse que celle d'aujourd'hui, réussit à écarter la guerre et les deux nations, au lieu de s'égorger, se contentèrent de s'injurier, de se lancer des défis par la bouche de leurs poètes. Par malheur, aujourd'hui, la question ne sera pas tranchée d'une façon aussi paisible. Comme les chansons de Becker et de Musset empruntent une certaine actualité aux événements actuels, nous les reproduisons.

Voici d'abord une traduction de la chanson de Becker : "Ils ne l'auront pas, le libre Rhin allemand, quoiqu'ils le demandent dans leurs cris comme des corbeaux avides ;

"Aussi longtemps qu'il roulera paisible, portant sa robe verte ; aussi longtemps qu'une rame frappera ses flots.

"Ils ne l'auront pas, le libre Rhin allemand, aussi longtemps que les cœurs s'abreuvront de son vin ardent ;

"Aussi longtemps que les rocs s'élèveront au milieu de son courant ; aussi longtemps que les hautes cathédrales se réfléchiront dans son miroir.

"Ils ne l'auront pas, le libre Rhin allemand, aussi longtemps que de hardis jeunes gens feront la cour aux jeunes filles élancées.

"Ils ne l'auront pas, le libre Rhin allemand, jusqu'à ce que les ossements du dernier homme soient ensevelis dans ses vagues."

Voici la réponse d'Alfred de Musset :

Nous l'avons eu, votre Rhin allemand,
Il a tenu dans notre verre.
Un couplet qu'on s'en va chantant
Efface-t-il la trace altière
Du pied de nos chevaux marqué dans votre sang ?

Nous l'avons eu, votre Rhin allemand.
Son sein porte une plaie ouverte.
Du jour où Condé triomphant
A déchiré sa robe verte.
Où le père a passé, passera bien l'enfant.

Nous l'avons vu, votre Rhin allemand.
Que faisaient vos vortus germanes,
Quand notre César tout-puissant
De son ombre couvrait vos plaines ?
Où donc est-il tombé, ce dernier ossement ?

Nous l'avons eu, votre Rhin allemand.
Si vous oubliez votre histoire,
Vos jeunes filles, sûrement,
Ont mieux gardé notre mémoire ;
Elles nous ont versé votre petit vin blanc.

S'il est à vous, votre Rhin allemand,
Lavez-y donc votre livrée ;
Mais parlez-en moins fièrement.
Combien, au jour de la curée,
Etiez-vous de corbeaux contre l'aigle expirant ?

Qu'il coule en paix, votre Rhin allemand ;
Que vos cathédrales gothiques
S'y reflètent modestement ;
Mais craignez que vos airs bacchiques
Ne réveillent les morts de leur repos sanglant.

Février 1841.